



**Le nouveau sénateur du Tennessee:**  
M. E. W. Carmack, qui la législature du Tennessee vient d'être au Sénat des Etats-Unis en remplacement de Thomas H. Turley, est un journaliste. Il a été autrefois éditeur du "Commercial Appeal" de Memphis. M. Carmack était il y a quatre ou cinq ans un des plus ardents argentiers du Sud, et il donna sa démission de rédacteur en chef du "Commercial Appeal" lorsque les actionnaires du journal présentèrent des objections à sa politique financière. M. Carmack est actuellement membre de la Chambre des Représentants du Tennessee, pour un second terme. Il est très populaire parmi les masses, qui ont salué avec joie son élection au Sénat.

**Bureau météorologique.**

Washington, D. C., 27 février.  
Indications pour la Louisiane—Temp. nuageux avec pluie dans la partie nord; beau vendredi; vents frais du sud à sud-est.

**LE MARIAGE ROYAL**

**MADRID.**

Les dépêches de l'agence Havas sur la cérémonie du mariage de la princesse des Asturies avec le prince Charles de Bourbon, duc de Calabre, ont été si nombreuses, sans doute par la curiosité établie à Madrid par l'état de siège, qu'il faut revenir sur cet événement, une des causes de l'agitation dans les partis politiques.

En voici un récit circonstancié.

Le mariage a été célébré à onze heures, dans la chapelle du palais royal, tout orné de draperies rouges et d'une profusion de fleurs et de plantes rares.

Le cortège nuptial de la fiancée s'est formé dans les appartements de la reine régente; celui du fiancé, dans les salons de sa tante, l'infante Isabelle.

Dans toutes les galeries et les salons conduisant à la chapelle, il y avait deux rangs de hallebardiers en grand uniforme.

A dix heures et demie, la chapelle regorgeait de monde.

Dans la première tribune à droite, étaient les dames du service d'honneur de la princesse des Asturies; dans la tribune suivante, les généraux et les chevaliers de la Toison d'Or, venus de tous les coins de l'Espagne, et les présidents des cours supérieures; dans la troisième tribune, les autorités militaires et les dignitaires de la cour; dans la quatrième, le gouvernement de Madrid et les conseillers généraux; dans la cinquième, les conseillers provinciaux; dans la sixième, les députations des ordres militaires.

**INDES ANGLAISES.**

**Un Singulier Soldat.**

Un important événement politique vient de se produire dans l'Inde anglaise. Les districts avoisinant immédiatement la frontière afghane, qui formaient un gouvernement à part, sous l'administration militaire et civile, mais rattaché au gouvernement du Pendjab, viennent d'être érigés en possessions directes et passent sous l'administration centrale du gouvernement de l'Inde. Cette nouvelle province comprendra les pays de Peshawar, Kohat, Bannu; "les pays de tribus qui les avoisinent"; les agences politiques de Dir, Swat, Chitral, Khyber, Kurram, Tochi et Wana.

Le télégraphe indo-européen fait à cette occasion un éloge dithyrambique du vice-roi de l'Inde, lord Curzon. Il n'est pourtant pas certain que cette création nouvelle n'ait pas des résultats dangereux sur la frontière afghane.

**Lettre d'un Officier Anglais.**

Voici un passage intéressant d'une lettre publiée dans le Times de Londres. Son auteur est un officier anglais en service dans l'Afrique du Sud:

A la nouvelle qu'un canon avait été caché par les Boers dans la ferme de Schoeman, je partis avec une petite troupe le 2 janvier, à cinq heures du matin. En approchant de la ferme, nous rencontrâmes une résistance déterminée. La ferme était dominée par un long kopje et deux petits, tous fortement occupés.

Une fois maîtres de ces positions, nous nous mîmes à la recherche du canon. Mme Schoeman déclarait ne rien savoir; aucune partie du terrain n'était remuée et après avoir fouillé bon nombre de points nous allions rentrer bredouilles, lorsque je m'avais de faire sonder un petit étang qui se trouvait à quelques cinq cents mètres de la maison. J'y fis entrer quatre Cafres jusqu'à ce qu'ils eussent plus que le nez hors de l'eau, en leur disant de tâter le fond avec leurs pieds.

Au bout de quelque temps, l'un d'eux sentit une roue dans la vase, puis ils tombèrent encore sur d'autres objets. Il y avait là un canon Krupp, un caisson, dix-huit caisses d'obus, cinq roues et une masse de munitions.

Ce ne fut pas une petite affaire de les retirer de l'étang. C'était tout de fer et des objets très pesants; de plus, l'eau était profonde et le fond très vaseux. Nous y fûmes occupés de deux heures et demie du matin à deux heures de l'après-midi, mes hommes tirant sur des cordes que des indigènes avaient été attachés sous l'eau.

de l'ordre de Calabre. Il a encore cinq autres frères et quatre sœurs, tous plus jeunes que lui.

Le prince de Bourbon, qui a reçu, à l'occasion de son mariage, le titre d'infant don Carlos et le collier de la Toison d'Or, possédait déjà le grade de capitaine honoraire d'état-major dans l'armée espagnole. Ses qualités militaires lui ont valu, lors de la campagne au Maroc et pendant la guerre hispano-américaine, la "croix laurée", qui est la plus haute récompense accordée aux défenseurs de la patrie.

**Un nouveau conférencier.**

M. Jean Knatz d'Orléans.

Nous avons en ce moment, à la Nouvelle-Orléans, un charmant conférencier qui fait de la science accessible et de l'érudition à la portée de tout le monde. M. Jean Knatz d'Orléans—c'est son nom—est ce que nous pourrions appeler un conférencier réaliste; il ne nous enlève pas dans les nuages, il ne nous fait pas rebrousser chemin à 1000 ans en arrière; il s'occupe des hommes et des choses de notre époque. Il nous parlerait volontiers de Michelet, par exemple, de l'homme de génie qui a fait une véritable révolution dans l'histoire.

Il a fait un peu partie de cette grande époque, unique dans les temps modernes, où le talent poussait partout d'un coup l'herbe des champs, dans la science, dans la religion, dans la politique, dans l'art, dans le théâtre, et il aurait à dire des choses de nobles et intéressantes à nous dire, si nous l'invitions. Nous espérons que quelques bons esprits sauront le retenir un instant parmi nous et le déterminer à nous donner quelques causeries, sur Michelet, sur Béranger, le grand chansonnier, le vrai prince de la chanson et sur une foule de sujets qui passionnent aujourd'hui les esprits.

M. J. d'Orléans est un Français. Nous relevons dans le programme des conférences qu'il a données dans des salons de New York—M. d'Orléans est un conférencier de salon—le sujet suivant qui nous a fait révéler son nom:

La France aux Français. Qu'est-ce que cela peut bien signifier? Nous espérons pouvoir annoncer prochainement une série de conférences pleines d'intérêt par M. Jean Knatz d'Orléans, dont nous avons reçu la très agréable visite.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

**THEATRES.**

**TULANE.**

**Salut de Sarah Bernhardt et de Coquelin.**

On sait le succès brillant obtenu par la pièce intitulée "Cyrano de Bergerac", la première œuvre de Rostand; on l'a placé d'emblée au premier rang des œuvres dramatiques et des poètes de notre époque. Sa comédie a été immédiatement traduite dans toutes les langues et profusément sur les grands théâtres de l'Europe. Ce début promettait beaucoup; il exigeait plus encore. On ignore que dans les grands centres intellectuels et artistiques un premier succès ne suffit pas pour poser un homme et assurer sa réputation. Il en faut un second qui vienne appuyer le premier et consolider la renommée de l'auteur.

C'est ce qui vient d'arriver à M. Rostand. Il aime à se trouver en face de grandes figures, à les broser à grands traits. Grâce à la hardiesse et à la sûreté de son coup de ciseau, il sait donner un relief étonnant à ses reproductions.

Après Cyrano de Bergerac, ce devait être le tour de l'Aiglon, admettait dit le Duc de Reichstadt, le Roi de Rome, fils du grand empereur Napoléon Ier.

Le portrait une fois achevé, le sculpteur n'est pas de peine à trouver des artistes qui voudraient interpréter ses œuvres. Nous en avons eu une bonne preuve, hier.

Ce n'est pas à une heure tardive comme celle à laquelle nous venons de quitter le théâtre qu'il est possible même de tenter de rendre compte convenablement d'une représentation comme celle qu'on nous a donnée par Sarah Bernhardt et Coquelin. Nous devons nous borner à constater que la soirée a pleinement répondu à l'attente générale; que l'Aiglon est une œuvre puissante et que les talents si personnels des merveilleux artistes ont pu s'y révéler tout entiers.

Sarah Bernhardt de même que Coquelin ne sont pas inconnus à la Nouvelle-Orléans; ils y étaient venus déjà et y ont retrouvé hier soir ce public qui, maintes fois, les a salués, fêtés, acclamés.

Il y a dans le jeu de la grande comédienne d'attraites, de super-

**A LA MONNAIE.**

La fabrication des monnaies en 1900 a été particulièrement active. La Monnaie a, en effet, livré l'année dernière 24,772,074 francs françaises d'une valeur totale de 38,619,537 francs 44 centimes se répartissant ainsi: 2,206,318 pièces d'or; 20,260 de 100 fr., 200 de 50 fr., 615,425 de 20 fr. et 1,570,433 de 10 fr., les pièces de 20 et de 10 fr. sont du nouveau type.

9,793,864 pièces d'argent: 200,000 de 2 fr., 99,097 de 1 fr. et 9,194,767 de 50 cent.

12,721,892 pièces de bronze: 5,000,000 de 10 centimes, 7,400,000 de 5 cent., 100,000 de cent et 221,080 de 1 cent.

La frappe des monnaies d'or a été alimentée pour 2,082,830 francs par des lingots et pour 27,966,000 francs par le métal provenant de la refonte des pièces de 20 francs et de 5 francs. Le métal qui a servi à alimenter la frappe des monnaies d'argent provenait de la refonte de 1,071,627 pièces de 5 francs.

La Monnaie ne s'est pas bornée à frapper pour la France. Elle a fabriqué pour l'Indo-Chine 24,325,870 pièces d'une valeur de 75,946,951 fr.; pour la Tunisie, 152,100 pièces d'une valeur de 3,003,000 francs; pour la Grèce, 8,332,461 pièces, la plupart en nickel, d'une valeur de 688,754 fr. 39; pour l'Ethiopie, 100 pièces d'une valeur de 200 francs; pour le Maroc, 3,084,155 pièces d'une valeur de 1,848,553 francs; pour le Venezuela, 2,004,324 pièces d'une valeur de 2,829,029 francs.

En même temps, l'ennemi, qui avait reçu des renforts, attaqua la ferme à plusieurs reprises et nous tiraient dessus sans succès. Quand tout fut extrait de l'étang et que nos fouilles ne donnèrent plus rien, j'essayai de le vider en coupant des canaux sur ces rives, mais il y avait tant d'eau qu'il nous aurait fallu jusqu'au lendemain pour achever l'opération. Nous chargâmes donc notre butin dans les wagons que nous avions amenés avec nous et nous partîmes. Pendant sept milles, il nous fallut combattre sans répit contre un ennemi furieux de voir que nous avions trouvé sa cachette.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche; portraits de l'empereur François, du duc de Reichstadt enfant, etc.

Au lever du rideau, au fond du salon, un groupe de femmes très élégantes. Deux d'entre elles, assises au piano, dos au public, jouent à quatre mains. Une autre est à la harpe. On déchiffre. Bires; inter-rupions.

Un laquais introduit, par le perron, une jeune fille de mine modeste, qui accompagne un officier de cavalerie autrichienne, un merveilleux hussard bleu et argent. Les deux nouveaux venus, voyant qu'on ne les remarque pas, restent un moment debout dans un coin du salon. A ce moment, par la porte de droite, entre le comte de Bombelles, attiré par la musique, se dirige vers le piano un jeune homme de chambre. Mais il aperçoit la jeune fille, s'arrête, sourit, va vivement à elle.

bonne impériale. L'orgueilleux portrait d'another archien. Cette pièce sert de salon à l'appartement qu'habite le duc de Reichstadt dans une aile du château. Les deux portes de gauche ouvrent sur sa chambre, qui est celle-là même où Napoléon Ier coucha lorsque deux fois—il habita Schoenbrunn. Les deux portes de droite ouvrent sur l'entlände des salons que l'on traverse lorsqu'on vient du dehors.

Le prince s'est installé là pour travailler: grande table couverte de livres, de papiers et de plans; une immense carte de l'Europe à moitié déroulée. Autour de la table, plusieurs fauteuils empruntés à la Gobelins Zimmer voisine, médaillons bois dorés recouverts d'admirables tapisseries.

Au premier plan, à gauche, un peu en biais, une psyché dont on ne voit que le dos de laque noire. Sur la console de gauche, pleusement rangés: un bonnet de grenadier français, des épaulettes rouges, un sabre, une giberne, etc. et, appuyé au mur, contre la console, un vieux fusil à bandoulière blanche, la baïonnette au canon. Sur l'autre console, rien.

Dans un coin, sur un meuble, une énorme boîte. Un peu partout, des livres, des armes de luxe, des cravaches, des foudres de chasse, etc.

Au lever du rideau, une dizaine de domestiques sont rangés sur une seule ligne devant le comte de Sedlnitzky. Il les interroge. Un cuisinier est debout près de lui.

**LES AILES QUI POUSSENT.**

LES AILES QUI POUSSENT.

A Baden, près de Vienne, en 1850. Le salon de la villa qu'occupait Marie-Louise, vaste pièce au milieu de laquelle s'élevait la monture de cristal d'un lustre Empire. Boisées, claires, murales peintes à la fresque, d'un vert pompeux. Frise de sphinx courant autour du plafond.

A gauche, deux portes. Celle du premier plan est celle de la chambre de Marie-Louise. Celle du second plan ouvre sur les appartements des dames d'honneur. A droite, au premier plan, une autre porte; au second plan, dans une niche, un écu enroulé de faïence, lourdement historié—au fond, entre deux fenêtres, une large porte-fenêtre, par laquelle on aperçoit les balustrades d'un perron formant balcon qui descend dans le jardin. Rue sur le parc de Baden; tilleuls et platanes profonds allées, lanternes suspendues à des poteaux en arc-boutants. Magnifique journée des premiers jours de septembre.

On a apporté dans cette banale villa de location un précieux mobilier. A gauche, près de la fenêtre, une belle psyché en citronnier chargée de bronzes; au premier plan, une vaste table d'acajou, couverte de papiers; contre le mur, une table étrange à dessus de laque, garnie de livres.

A droite, vers le fond, un petit piano Erard de l'époque, une harpe; plus bas, une chaise longue Reclamer après d'un grand guéridon. Fauteuils et tabourets en X. Beaucoup de fleurs dans des vases. Au mur, gravures encadrées représentant les membres de la famille impériale d'Autriche